

ciers et les serviteurs, qui n'avaient rien pu voir de cette subite et terrible scène, se retournèrent et restèrent un moment immobiles, comme frappés de stupeur. Puis ils s'empressèrent autour de leur maître, tandis que quelques-uns emportaient Nour-ed-Dhin, dont le poignard sanglant indiquait assez qu'il devait s'être fait justice à lui-même, après avoir frappé le Sultan.

En quelques instants, la fatale nouvelle se répandit dans l'armée. Tous les mouvements furent suspendus, car les officiers ne savaient pas ce qu'ils devaient faire en cette funeste circonstance.

De son côté, Hassan, qui ne pouvait douter que ses ordres eussent été exécutés, profita de ce moment pour faire effectuer une sortie à ses troupes, ce qui mit le trouble dans l'armée incertaine du Soudan. Ce fut grâce à cette diversion qu'Alamont dut d'être sauvé.

Les médecins s'étaient tous entendus pour déclarer que la blessure du Soudan était mortelle.

Le malade ne frémit pas en entendant prononcer cette condamnation, car, comme nous l'avons vu, par une sorte d'intuition dont on trouve de fréquents exemples dans l'histoire, il avait pressenti sa fin prochaine.

“C'était écrit!” Toute la croyance et toute la destinée des sectaires de Mahomet sont dans ces deux mots; et cette fatalité qui joue un si grand rôle dans la vie des Orientaux, lui faisait de la résignation un devoir facile. z

Avec sa fermeté d'âme, d'ailleurs, Sandschar pouvait envisager sans crainte le moment suprême. Aussi ne lui entendait-on prononcer aucune plainte, et, ce qui est plus extraordinaire, il n'avait proféré aucun mot de colère contre Nour-ed-Dhin que chacun croyait être son meurtrier.

Calme au milieu de ses souffrances, et conservant toute sa présence d'esprit, il était étendu depuis trois jours sur son lit de douleur.

Mais ses forces diminuaient et on voyait pour ainsi dire, sa vie s'écouler goutte à goutte.

Un sommeil léthargique, avant-coureur de la mort, venait d'assoupir ses membres, et sa pensée veillait quand même, puisque de douloureuses imprécations sortaient d'entre ses lèvres décolorées.

—Hassan! misérable Hassan! disait-il; rends-moi mon fils! rends-moi mon enfant!

Craignant que ce sommeil agité n'entraînât le délire, les médecins ordonnèrent d'éveiller Sandschar qui, en ouvrant les yeux, promena autour de lui des regards visiblement surpris.

—Qui êtes-vous? demanda-t-il d'une voix faible. Que faites-vous près de moi?... Alamont est-il pris?

—Seigneur, répondit un des servants, reposez-vous. Vous êtes au milieu de vos dévoués serviteurs.

—Oui, vous êtes mes fidèles... Je vous reconnais... Veillez bien... car j'ai vu des assassins... et un poignard... ah!

Sa tête retomba épuisée, et il ferma les yeux, respirant avec effort. Puis, promenant de nouveau ses regards sur l'assemblée :

—Où est Nour-ed-Dhin, demanda-t-il; pourquoi ne le vois-je pas près de moi?... Je veux qu'on le cherche et qu'on m'amène mon fidèle serviteur.

Les médecins se regardèrent effarés; mais quoique cette demande extraordinaire fût certainement une preuve de délire, on crut prudent de satisfaire la volonté du malade et de lui amener son meurtrier pour ne pas détruire sa dernière illusion.

La blessure de Nour-ed-Dhin avait été